

# VILLA SÉMIRAMIS



*FRÉDÉRIC VITOUX*  
*de l'Académie française*

VILLA  
SÉMIRAMIS

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

ISBN : 2-02-063366-3

© Éditions du Seuil, avril 2004

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

*À Bernard Frank*



« Me souvenir des choses vulgaires  
est une corvée. »

STENDHAL





# 1

*Lundi 6 septembre 1954*

J'avais quatorze ans. La grande maison à flanc de colline au-dessus de la route nationale, juste avant le virage de la pointe des Sardinaux, m'intriguait depuis toujours. Elle ne ressemblait pas aux autres. D'abord parce qu'elle était beaucoup plus grande que les autres. Ses volets restaient fermés. Sa façade disparaissait sous une vigne vierge touffue, si bien que la maison frissonnait dès que soufflait le vent d'est. Elle s'appelait Sémiramis. La villa Sémiramis. Un nom bizarre et exotique. Il ne s'agissait même pas d'une villa. Elle était trop vénérable, trop majestueuse, trop peu estivale pour mériter une telle appellation. On aurait dit un château, avec son toit-terrasse cerclé d'une balustrade de pierre et ses hautes fenêtres du rez-de-chaussée. Pourtant le nom de château ne lui convenait pas davantage. Je savais bien que les châteaux n'existent pas au bord de la Méditerranée. Quand avait-elle été construite ? Bien avant ma naissance sans doute. Ou mieux, bien avant la guerre. Comme si elle n'avait jamais cessé d'être là. Cette villa m'inspirait le respect. Peut-être aussi la peur.

J'avais dû entendre plusieurs fois mes parents parler de ses propriétaires. Des chuchotements. Des histoires

d'adultes. Je n'y avais pas prêté attention. À vrai dire, mes parents ne savaient rien de précis à propos de ses habitants. Une femme avait vécu là autrefois, croyaient-ils, qui avait été célèbre. Une comédienne peut-être. Les commérages n'étaient pas vraiment leur fort. Ils ne les retenaient pas. Ne les colportaient pas. Ils se souciaient de la villa Sémiramis et de ses propriétaires. J'avais dû leur poser une ou deux questions à ce sujet. Ils m'avaient rembarré. Cela ne me regardait pas davantage. Ils avaient tort. Les occupants invisibles de la villa Sémiramis me regardaient. Ou plutôt, j'avais envie de les regarder. Ils m'intéressaient. Tout autant que la villa elle-même. Qu'est-ce que ça voulait dire, une maison dont les propriétaires demeurent invisibles ? Quand vient le temps des grandes vacances, on sort, on court, on se rend sur la plage de la Reine-Jeanne, on se baigne. Les enfants aussi bien que les adultes. La villa Sémiramis ne jouait pas le jeu. Le temps des grandes vacances, c'est précisément le temps des jeux. De l'insouciance et de la gaieté. De la mer. On se baigne. On doit au moins faire semblant. Une politesse. Un usage. La villa Sémiramis ne respectait pas les usages.

Chaque fois que je passais à bicyclette devant sa grille d'entrée, je jetais un regard sur l'allée caillouteuse qui montait jusqu'à la maison. J'apercevais parfois une femme sans âge, une Asiatique, qui l'empruntait pour venir chercher le courrier au fond d'une niche creusée dans l'un des deux piliers de pierre qui encadraient et soutenaient cette grille. Elle portait une robe de satin, étroite et beige, qui descendait jusqu'aux chevilles. Elle ne disait jamais un mot. Je la prenais pour une espionne. Une empoisonneuse, qui sait ?

Des fragments d'actualité avaient percé le blindage

de ma jeunesse, de mon *indifférence* au monde. Ou plutôt des mots de l'actualité comme celui de Diên Biên Phu que j'avais surpris à plusieurs reprises dans la conversation des adultes, ce printemps-là. Il y avait eu les couvertures de *Paris Match* pour donner des formes, des images, un semblant de réalité à ce mot. La guerre. L'héroïsme de nos soldats et de l'infirmière Geneviève de Galard contre les combattants du Vietminh. La France ne pouvait pas perdre. Elle avait le droit pour elle. La force. Les avions. Elle avait aussi les couvertures de *Paris Match*. Ou alors, si elle perdait – et elle allait perdre avec la reddition de Diên Biên Phu –, c'est qu'elle n'avait pas affronté des adversaires loyaux mais des espions, des lâches qui combattaient en se cachant. Du reste, les Asiatiques étaient des traîtres. Je le savais depuis les aventures de Fu Manchu. La femme sans âge à la robe de satin moulante, fendue sur ses mollets, qui remontait l'allée de la villa Sémiramis avec le courrier, ne pouvait être que la complice des ennemis de la France. La villa Sémiramis, plus généralement, qui n'était ni une villa ni un château, abritait-elle des espions, des combattants de l'ombre derrière ses volets clos, de l'autre côté de ses murs où frissonnait la vigne vierge ? Je me le demandais confusément.

Mes parents me laissaient libre depuis longtemps. Ils ne pesaient pas sur mon éducation. Ne m'interdisaient pas grand-chose. Je m'en étonne aujourd'hui. Cette liberté ne relevait pas pour eux d'un choix délibéré. D'une pédagogie moderne et permissive. Ils étaient passésistes au contraire. Mais ils étaient vieux. Ils étaient fatigués. J'étais né au plus mauvais moment. Juste après la débâcle de 1940. Comme si l'on pouvait songer à mettre des enfants au monde alors que tout s'écroulait et que

les armées nazies paradaient sur les Champs-Élysées ! Ma mère avait presque quarante ans à ma naissance. Mon père dut changer de situation après guerre. Les fins de mois se révélèrent souvent périlleuses. Je sentais leur angoisse. Je filais doux. Je comprenais que je ne devais pas leur poser de problèmes supplémentaires. Ni même leur poser trop de questions. Ils m'en savaient gré. Ils me rendaient la pareille. Leur amour pour moi ne s'embarrassait pas d'inutiles précautions. Quoi ? J'avais la permission depuis des années d'aller tout seul à Sainte-Maxime, à quatre kilomètres de là ? En autocar, à pied, en stop ou à bicyclette par la route de la Vierge-Noire ou la route du Débarquement ? Mes camarades de la plage de la Reine-Jeanne n'en revenaient pas. Mieux, je pouvais même fumer de temps à autre une cigarette, si je le voulais !

Ce jour-là, le lundi 6 septembre, j'avais pris le car à l'arrêt de la petite épicerie, près de l'ancienne maison du garde-barrière, du temps où la voie ferrée traversait la nationale pour gagner l'intérieur des terres, longeait la route du Débarquement et gagnait l'arrière de Sainte-Maxime. Cette ligne avait été fermée en 1949. Je m'en souviens. C'était la première fois que ma famille retournait dans le Midi depuis la guerre. Je découvrais enfin, pour ma part, notre villa de la Nartelle. Elle ressemblait aux photos que j'avais si souvent détaillées, mais en mieux, en plus grand, en couleurs. On avait pris le train de nuit jusqu'à Saint-Raphaël, puis la micheline jusqu'au bas du domaine. Ce n'était pas une vraie gare. Juste un arrêt, près de la maison du garde-barrière. Pâques 1949 ! Mais quand nous revînmes pour l'été, c'était fini, la ligne abandonnée, que les herbes, au cours des mois et des années, allaient peu à peu envahir. Je ne sais plus

quand les rails eux-mêmes furent démontés. Un autocar assurait désormais la liaison Saint-Raphaël-Saint-Tropez en passant par Grimaud et Cogolin. Ce même autocar, je l'empruntais aussi pour aller à Sainte-Maxime, les courses, la messe dominicale en compagnie de mes parents qui ne possédaient pas encore d'automobile.

L'autocar était toujours en retard d'une bonne demi-heure. Pourquoi ? Il n'y avait pas d'embouteillages à l'époque sur la route du littoral. Disons qu'il était en retard par habitude, par principe, par philosophie. Une façon de claironner que le temps n'existait pas et qu'il fallait profiter de la douceur des jours. Je ne sais pas si c'était un temps heureux et si les jours étaient vraiment doux mais c'était un temps d'après guerre. Du moins pour les adultes. Moi, je ne faisais que la soupçonner, cette zone d'ombre de la guerre, si lointaine et si proche, que les adultes voulaient oublier. Sur les collines de la Nartelle, j'avais découvert une Jeep rouillée. Le vestige peut-être de quelques escarmouches, lors du débarquement allié du 15 août 1944. Je pouvais en rêver. Cela restait du domaine du rêve. De l'inaccessible. Je vivais à Paris en août 1944. J'avais quatre ans. L'Histoire n'avait pas encore commencé. La voie ferrée du littoral se croyait immortelle. Maintenant, elle avait disparu. Elle appartenait désormais au passé et donc à la mélancolie.

Cet après-midi-là, je devais retrouver sur la plage de Sainte-Maxime une amie d'enfance de ma mère qui louait une villa sur une colline, au-dessus du Préconil. Elle avait un fils âgé de dix ans. Il s'appelait Frankie. Son père était américain. Il avait disparu avant même la naissance de l'enfant. Le cas devait être assez banal dans la France libérée. Frankie n'était pas mon ami.

Ma mère avait décidé que je devais être gentil avec lui. Elle m'avait payé pour cela. De quoi nous acheter une glace chez Géo qui vendait ses cornets sur la promenade, entre le kiosque et la plage. Ah ! Les glaces de chez Géo, la pistache, la plombières ! J'étais prêt à tout pour les glaces de Géo. Même à faire semblant d'être l'ami de Frankie, le temps d'un bref après-midi, pas davantage.

Le mal n'était pas trop grand. Bon nombre de mes amis, les vrais, ceux de mon âge et de la plage de la Reine-Jeanne, étaient déjà repartis pour Lyon, Grenoble ou Paris. Septembre, c'était autre chose. Les jours s'amaigrissaient. Les vacances aussi. Ma mère appréciait le mois de septembre à la Nartelle. Pour le plaisir, disait-elle, après les journées et les nuits caniculaires d'août, d'enfiler enfin un tricot quand elle s'allongeait sur une chaise longue, après le dîner, et guettait les dernières étoiles filantes dans le ciel, entre les pins parasols du jardin. En fin d'après-midi, elle jouait au bridge. Je ne sais pas pourquoi les parties de bridge entre adultes se multipliaient à partir de septembre. Parfois, ma mère était de mauvaise humeur quand elle avait perdu, qu'elle avait mal joué, qu'elle n'avait pas exploité sa donne, mais c'était une mauvaise humeur qui ne comptait pas.

Cornet de glace ou pas, je dois dire que cet après-midi avec Frankie restait tout de même une corvée. Frankie et sa mère devaient quitter Sainte-Maxime à la fin de la semaine. Ils m'attendaient depuis près d'une demi-heure mais ce n'était pas de ma faute, c'était celle de l'autocar. Frankie s'impatientait. Il n'avait pas beaucoup d'amis. Les rouquins n'ont jamais beaucoup d'amis. A-t-on idée d'être rouquin et d'avoir dix ans ?

Frankie s'était imaginé que je ne viendrais plus. Sa mère l'avait rassuré. Elle m'aperçut la première, me fit des grands signes du bras. Je posai près d'eux mon sac de plage et ma serviette. Elle m'embrassa avec effusion. Lui me salua avec indifférence. Il voulait jouer les durs ou les Américains. Me faire oublier ses dix ans. Cela me fit plutôt rire.

Je n'aimais pas cette plage de Sainte-Maxime qui n'était pas une vraie plage. Tout comme la villa Sémiramis n'était pas une vraie villa. D'abord parce qu'il y avait l'agglomération juste derrière, avec ses trottoirs, ses boutiques, ses maisons, ses voitures. Cette plage, en bref, n'était pas adossée à la nature ou aux vacances. De plus, elle était très étroite. Une simple bande de sable trop tassé qui ne donnait pas sur la mer, la pleine mer, l'infini, l'aventure et donc l'imagination, comme la plage de la Nartelle d'où avait surgi, à l'aube du 15 août 1944, l'armada américaine pour une aventure héroïque. Non, la plage de Sainte-Maxime butait, à l'horizon, sur une autre bande de terre, la presqu'île de Saint-Tropez, qui bloquait la vue, l'infini, l'aventure et l'imagination. À la Nartelle, on pouvait toujours rêver de nager plus loin, et quand on serait grand, encore plus loin, jusqu'à disparaître, alors qu'à Sainte-Maxime le bout de la mer était en face, à portée de vue, le temps de quelques mouvements de brasse supplémentaires, et c'était décourageant.

J'ajouterai que la plage de Sainte-Maxime n'était pas une vraie plage parce que je n'avais pas non plus l'habitude de m'y baigner et que je n'y avais pas d'amis, même si Frankie faisait tous ses efforts pour gagner ma bienveillance. Il voulait jouer les petits durs. Ou les grands. Je ne lui voyais qu'un mérite : son père était

américain et peut-être qu'il avait débarqué le 15 août 1944 sur la plage de la Nartelle.

Je lui posai la question.

Il me regarda de ses yeux étonnés, au milieu de son visage criblé de taches de rousseur. Son père sur la plage de la Nartelle le 15 août 1944 ? Il hocha la tête d'un air de dégoût. Son père avait débarqué en Normandie, pour de vrai.

Il n'en dit pas davantage. Je compris que c'était parce qu'il n'avait pas connu son père, qu'il n'avait pas de père. L'homme qui avait débarqué le 6 juin en Normandie n'était pour lui qu'une abstraction. Il ne s'intéressait pas aux abstractions. Pas encore. Pour l'instant, il voulait devenir mon ami, sur cette plage de Sainte-Maxime qui était pour lui une vraie plage puisque c'était la sienne, qu'il y avait ses habitudes, l'après-midi, avec sa mère.

Il plongea dans l'eau, comme un champion, et m'entraîna sans hésiter vers le radeau qui me parut pourtant un peu loin du rivage. Je n'allais pas me dégonfler, pas devant Frankie qui avait dix ans, qui nageait le crawl (il avait dû prendre des leçons, impossible sinon de nager aussi bien à son âge !) et qui m'attendait déjà, cramponné au radeau, alors que je m'essoufflais de ma drôle de nage à l'indienne que j'avais apprise tout seul. Il eut au moins le bon goût de m'épargner ses réflexions lorsque je le rejoignis. N'empêche qu'au retour il me nargua encore avec son crawl de champion. Il était déjà sur le sable, les mains sur les hanches, alors que je continuais de nager sur le côté, en faisant exprès, du coup, de prendre mon temps, comme s'il fallait être bien niais ou bien bébé pour foncer comme lui, pour



s'épuiser alors qu'on ne faisait pas la course, qu'il n'en avait jamais été question entre nous.

Tout de même, un peu plus tard, alors que j'avais toujours son crawl en travers de la gorge, je lui lançai le défi d'une course à pied, depuis la jetée du port jusqu'au casino, toujours sur le rivage.

Le vent d'est se levait.

Je n'étais pas très fier de ce défi, avec notre différence d'âge, et de taille. De plus je brûlai le départ. Il revint sans difficultés sur mes talons. Il courait comme un zèbre. Il resta ensuite à ma hauteur. Il respirait mieux que moi. Il serait fichu de me coiffer au poteau. Soudain, il poussa un hurlement et s'arrêta.

Divine surprise ! J'étais prêt à le traiter de mauviette. Je me tus juste à temps. Un éclat de verre s'était fiché dans son pied. Il saignait. Sa mère s'approcha sans tarder. Pauvre Frankie ! Il cessa de hurler. Il regardait maintenant avec stupéfaction ce bout de verre dans son pied. Il hésitait à l'arracher.

Il ne manquait pas de courage. Il aurait pu être mon ami s'il avait eu quatre ans de plus et avait séjourné à la Nartelle et non à Sainte-Maxime. Sa mère se chargea de retirer l'éclat de verre. Elle lui banda le pied avec un mouchoir avant de rassembler ses affaires.

– Faut désinfecter tout ça ! trancha-t-elle.

Elle connaissait le docteur Verdier, place de l'Église. Moi aussi.

J'aidai Frankie, clopin-clopant, à gagner son cabinet de consultation.

Frankie serra les dents. Un vrai cow-boy. Un cow-boy rouquin. Ça doit exister. On passa sans s'arrêter devant le glacier Géo. J'avais l'argent des cornets dans mon porte-monnaie. Pour moi et Frankie. Ma mère ne l'avait

pas oublié. Mais il était bien question de plombières ou de pistache-vanille. D'abord le docteur Verdier !

À la porte de l'immeuble du docteur, la mère de Frankie me laissa partir. Je ne pouvais plus rien faire pour eux. Je les embarrassais. Peut-être qu'elle m'en voulait d'avoir entraîné son fils dans cette course stupide. Elle n'osa pas m'en faire le reproche mais c'était tout juste.

– Tu sais où est l'arrêt des cars ? me demanda-t-elle.

– Bien sûr que oui.

– Bon, alors, à bientôt, Jean-Louis... et bonne fin de vacances !

Frankie me fit un signe de la main.

– Allez, courage Frankie, lui dis-je.

– T'en fais pas, ça ira, me répondit-il avant de pénétrer dans l'immeuble du docteur Verdier.

Cette blessure m'avait impressionné. Tout ce sang. Les glaces de Géo ne seraient pas de trop pour me reconforter. Un cornet géant avec trois boules. Et au moins une boule créole parfumée au rhum. La part de Frankie. À ta santé, mon vieux !

Je tendis ma monnaie à Madame Géo.

Elle était blonde et rose. Elle était d'origine allemande. Son mari, italien. Personne ne leur en voulait d'être allemande et italien. La guerre n'était pas leur affaire. Ils n'avaient jamais porté d'uniformes. En somme, ils étaient de purs Maximois. Et tandis que Monsieur Géo travaillait depuis 1949 à confectionner ses glaces dans son laboratoire, à la sortie de Sainte-Maxime près de la route du Plan-de-la-Tour ou qu'il les livrait en boîtes isothermes aux clients des environs, arc-bouté sur sa moto que j'entendais venir de loin, que je guettais quand il empruntait la route du domaine de la Nartelle,

Madame Géo restait à débiter ses glaces en cornet, sur la promenade.

La vie continuait à Sainte-Maxime, devant le kiosque, à l'ombre des pins parasols, comme si personne, jamais, ne s'était ouvert le pied. Les joueurs de pétanque tiraient, pointaient, s'interpellaient. La douleur des étrangers compte si peu. Les accidents, les crimes de sang aussi.

Madame Géo me tendit mon monumental cornet.

– Attention !

Bien sûr que j'allais faire attention !

De ma main libre, je récupérai la monnaie et l'enfouis dans la poche de mon short. Puis je fis demi-tour. Mais peut-être que je n'avais pas fait suffisamment attention tout de même. Je butai contre une femme, une jeune femme qui n'avait pas l'air d'une vacancière. Je n'avais pas soupçonné sa présence. Elle marchait vite. Trop vite. Quand on est en vacances, on ne marche pas si vite. Je m'écrasai proprement sur elle.

– Pardon, je...

Et puis je me tus pour contempler l'étendue du désastre. Mon cornet ratatiné, la plombières, le citron et la boule créole, surtout la boule créole au rhum, éventrés, écrasés. Rien à sauver, rien ! Les boules n'étaient plus des boules. Juste le souvenir d'un cornet, d'un bonheur. Et cette flaque sur la terre battue de la promenade ! Un crime. Une flaque de sang ou peu s'en faut. J'aurais préféré me couper le pied. Une plaie, ça cicatrise. Une glace de Géo ne cicatrise jamais.

La femme dut prendre conscience de la tragédie. Ou de mon air tragique, ce qui revient au même.

– Non, c'est moi, dit-elle, je suis désolée, je...

Désolée, désolée, facile à dire ! Ce n'est pas elle qui voyait sa glace de Géo, trois boules s'il vous plaît, la part de Frankie, lui filer sous le nez et qu'on n'en parle plus ! J'avais les doigts gluants de glace fondue. Je les léchai. Par souci de propreté.

– Et ta chemise, mon pauvre, c'est terrible !

Elle n'avait pas l'air de trouver ça vraiment terrible. Pour un peu, elle aurait éclaté de rire.

– Ma chemise, non, ce n'est pas le pire, lui dis-je pour couper court.

– Qu'est-ce qui est le pire ? me demanda-t-elle avec une gravité retrouvée.

Je ne savais pas quoi lui répondre. La vérité, c'est toujours le plus difficile, forcément. Le pire, c'était la glace, la disparition de la glace, l'argent gâché aussi. C'était mon argent de poche que la terre battue de la promenade absorbait sans pitié. Est-ce que je pouvais lui avouer ça sans jouer les miséreux, les minables ?

– Le pire, c'est la glace par terre, c'est ça ? insista-t-elle.

Je la regardai mieux. Son chemisier aussi en avait pris un coup. Des éclats de pistache partout. C'était justice au moins.

Elle n'avait pas plus de vingt ans. Elle portait une jupe beige assez ample et elle tenait une serviette de cuir à la main, comme les hommes d'affaires. Non, elle n'avait pas l'air d'une vacancière du tout. Ses cheveux châains étaient coupés court, ils encadraient un petit visage triangulaire, qu'éclairaient deux grands yeux de la couleur de sa jupe. Son regard restait fixé sur moi. Je devais lui répondre. Je n'étais plus un enfant.

– Votre chemise à vous, elle n'est pas terrible non plus, lui dis-je.

Esther et le Diplomate

*Seuil, 1998*

*et « Points » n° P 713*

L'Ami de mon père

*Seuil, 2000*

*et « Points » n° P 956*

Des Dahlias rouge et mauve

*Seuil, 2003*

*et « Points » n° 1163*

Discours de réception à l'Académie française  
et réponse de Michel Déon

*Seuil, 2004*

MISE EN PAGES : NORD-COMPO  
IMPRESSION SUR ROTO-PAGE PAR L'IMPRIMERIE FLOCH À MAYENNE  
DÉPÔT LÉGAL : AVRIL 2004. N° 63366 (00000)  
*Imprimé en France*